

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (1859-1867) (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 129-134

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(1859-1867) — (*Suite*).

Le titre que j'ai mis à la tête de ce chapitre indique assez bien la chose : en entrant au Collège de St-Maurice, à la fin de septembre 1859, j'allais être, dans toute la force du terme, transplanté, c'est-à-dire, tel qu'une jeune plante, arraché du sol où j'avais jusqu'alors pris racine et vécu, pour être introduit dans un sol tout nouveau, ce qui ne pouvait se faire sans déchirements et sans secousses, et demandait en outre de la souplesse et une grande puissance d'adaptation. Comme il ne pouvait être question pour moi de revenir en arrière et que, d'ailleurs, j'avais de la volonté, je me raidis contre le mal et abordai franchement les difficultés.

Au moment du départ, en prenant congé des miens,

je n'éprouvai guère d'émotion. C'était de grand matin, le jour n'avait pas même commencé à poindre. Nous allâmes d'abord à pied, mon père et moi, jusqu'à Progens, aux Egotaux, d'où le char à banc des Suard devait nous conduire, avec nos malles, jusqu'à Vevey. Alphonse Suard, bien que mon aîné de deux ans, n'était pas très ému non plus. A partir de Châtel-St-Denis, où je n'avais d'ailleurs jamais encore été, bien que j'eusse visité Bulle et Romont, tout fut nouveau, pour moi. L'aspect du Léman me surprit moins que celui des montagnes de Savoie et du Valais, très différentes des Alpettes et du Niremont. A Vevey, nous n'attendîmes pas longtemps le bateau à vapeur qui, après avoir touché à Montreux et à Villeneuve, devait nous déposer de l'autre côté du lac, au Bouveret. Le splendide paysage que nous avions sous les yeux me touchait-il ? je ne saurais le dire. Mais je me réjouissais beaucoup de voir le premier chemin de fer, car, depuis plusieurs années, on ne parlait que de cela. De Lausanne à Vevey, il n'y en avait encore point, et notre ligne d'Oron ne devait être construite que trois ans plus tard. Mais les Français, en prévision du percement du Simplon, avaient doté le Bas-Valais de la ligne d'Italie, qui commençait au Bouveret et se terminait alors à Sion. Le projet du Mont-Cenis ayant prévalu sur celui du Simplon, qui ne devait être repris que quarante ans plus tard et sans la France, la ligne d'Italie perdit toute importance, bien qu'on continuât à l'exploiter. En 1859, elle était toute neuve et n'aurait pu mieux se présenter.

Deux barres de fer sur lesquelles roulaient de lourdes voitures tout enfumées devant une maisonnette en planches qu'on appelait la gare : voilà tout ce qui s'offrit d'abord à mes yeux. Quelle déception pour moi qui m'étais représenté le chemin de fer tout pavé de métal. Tout au plus admirai-je la facilité avec laquelle la lourde locomotive avançait et reculait d'elle-même, entraînant toutes les autres voitures.

Pendant le trajet du Bouveret à St-Maurice, mes yeux ne se détachèrent guère de la montagne très escarpée que nous avions à notre droite, partout ravinée de haut en bas, par endroit tapissée de forêts, ne montrant vers le haut que des rochers et des amas de gravier. Le paysage devenait moins sombre quand, tout à coup, on nous annonça le tunnel ; à peine entrevîmes-nous la grande arche du pont jeté sur le Rhône, entre les deux montagnes, que le jour disparaissait ; nous pénétrions dans le souterrain avec un grand fracas. Puis, nous nous trouvions de l'autre côté, éblouis par une éclatante lumière ; mes yeux ne s'y reconnaissaient plus, j'avais perdu le contact visuel avec mon pays.

La plaine s'était, semble-t-il élargie, et les montagnes n'avaient plus la même forme. Je me trouvai si bien désorienté, qu'il me fallut longtemps pour comprendre que la vallée n'était plus dirigée, comme chez nous, du nord-est au sud-ouest, mais tout simplement du nord au sud. On s'arrêta, nous descendîmes. Le chemin conduisant à l'Abbaye n'était pas long, mais tout, les murs bordant la route, les maisons, les corridors du vieux monastère, me parurent un peu sombres. On nous fit un bon accueil, d'autant plus qu'au lieu d'un seul élève annoncé, on en conduisait deux. Le chanoine Badoud, de Romont, se chargea de nous installer, ce qui fut vite fait, puis de nous piloter, les deux nouveaux écoliers et les deux pères, pendant le reste de la journée. On monta à Notre-Dame du Scex, puis on alla à Vérolliez. Nous couchâmes, Suard et moi, au dortoir d'en-haut, dans deux compartiments contigus. Comme nous étions encore seuls, tout se passa sans difficulté, un domestique nous procurant ce dont nous pouvions avoir besoin. Par l'effet de la fatigue, nous dormîmes merveilleusement.

Mais, le lendemain, quand nos pères, qui avait logé à l'Ecu du Valais, vinrent nous saluer avant de reprendre le train, nous nous trouvâmes un moment tout à fait

seuls. Il semblait que nous eussions perdu la parole. Mon cousin se remit le premier, lorsque des camarades, à peu près du même âge et de la même espèce que nous, mais mieux apprivoisés, parce qu'ils étaient dans leur pays, nous abordèrent familièrement et nous entraînèrent avec eux. Visiblement, j'étais le plus timide de tous ; je suivais les autres et me laissais faire. Il en arrivait à chaque instant de nouveaux. Quelques-uns, de tempérament doux, me convenaient ; mais il y en avait de rudes et d'insolents qui me faisaient peur ; les anciens surtout étaient tapageurs et osés. Venu directement de la campagne, non pas même d'un village, mais d'une maison isolée, je paraissais lent, lourd et un peu nigaud ; aussi, se moquait-on volontiers de moi, et, sans pratiquer précisément la brimade, comme dans les collèges français, on me tourmentait. Rien de tout cela n'arrivait à mon cousin Suard, formé dans le voisinage de la Verrerie de Semsales, étant beaucoup plus sorti de chez lui et étant resté moins naïf. Mon tempérament réfléchi et rêveur se tournait contre moi ; ce n'est qu'en classe, où je réussis dès le premier jour, que je pus prendre ma revanche. Il le fallait, d'ailleurs, autrement je n'y aurais plus tenu.

Nous nous trouvions réunis dans la petite place de récréation dite le Martolet (du mot *martyr*, croit-on communément), que plus tard, le chanoine Bourban, préoccupé d'y retrouver les substructions de la basilique primitive, devait complètement bouleverser ; vu notre petit nombre, nous y étions à l'aise. Resserré entre le mur gris de l'abbaye, le haut clocher roman, et le rocher surplombant de Vérossaz, l'emplacement n'était pas précisément gai. En levant la tête, on apercevait un peu de ciel ; par-dessus un tas de pierres noires dont la ligne était encore encombrée au sortir du tunnel, au sud-ouest de la cour, une perspective s'ouvrait, avec Notre-Dame du Scex et son ermitage appliqués au rocher vertical de Vérossaz, avec la Dent du Midi, reposant comme une

pyramide sur la masse du Taneyre, avec le sommet arrondi du Salantin servant de repoussoir à des cimes neigeuses dans la direction de Trient et du Mont-Blanc. Il suffisait de monter par delà une rangée de platanes, sur une plate-forme rocheuse qui bordait l'entrée du tunnel, à l'est, pour que cet horizon s'étendît encore ; on apercevait ainsi, au-delà de la gare et de l'église de ville, la « plaine » de Vérollez et du Bois-Noir, entre d'énormes escarpements, puis le superbe Catogne, barrant le fond de la vallée ; pour peu qu'on se retournât vers l'est, le sommet rocheux de la Dent de Morcles, faisant pendant à celle du Midi, se voyait par-dessus les toits en ardoise de l'Abbaye. Pour peu que le temps fût beau, quelque coin de l'horizon restait ensoleillé ; mais le soleil lui-même ne nous atteignait dans notre trou que pendant une partie de la journée, et il était alors d'autant plus chaud. Ce n'étaient, certes, plus les vastes horizons et les panoramas lointains de Fiaugères ; la douce et tendre verdure des prés et les lointains bleuâtres me manquaient également.

Ayant toujours vécu dans des chambres boisées, par conséquent exemptes d'humidité et chaudes, l'air me paraissait cru dans les sombres corridors de l'Abbaye, et l'odeur du plâtre me poursuivait partout, jusque dans les chambrettes du dortoir. Cette impression s'effaçait peu à peu, car à l'âge où j'étais, on se fait à tout et sans trop de peine. Les rochers de St-Maurice sont formés de calcaire noir, analogue à celui de St-Triphon ; plus loin, vers le sud, il y a les schistes ardoisiers non moins noirs de Salvan et d'Outre-Rhône, et l'on peut dire que la couleur noire domine dans les montagnes du Valais tant qu'elles ne sont pas recouvertes d'un tapis de verdure ou d'un linceul de neige. Il en résulte que la poussière soulevée par le vent, projetée contre les objets ou retombant sur le sol, propage la même teinte et assombrit plus ou moins tout le pays, ce qui fait d'autant mieux ressortir

la blancheur des neiges et, au printemps, donne un charme particulier aux fleurs. Expliquera-t-on par là, sinon le teint basané des gens, du moins leur singulier goût pour les costumes sombres ? Mais que dire du fait que les porcs et les moutons, dans la grande vallée du Rhône, sont aussi plutôt de couleur noire ? En tout cas, l'on ne saurait faire intervenir, comme pour nos voisines du canton de Vaud telles qu'elles étaient alors, l'austérité calviniste.

Pour ce qui est de la nourriture, on m'avait bien un peu effrayé en me disant que j'aurais à manger de la *polenta*, dont les Fribourgeois ont généralement horreur, parce qu'ils ne la connaissent que par la cuisine toute primitive des ouvriers italiens de jadis. En fait, la polenta ne parut qu'assez rarement sur notre table, et je m'y fis très bien ; et puis, ce qu'on ne trouve que difficilement dans le canton de Fribourg, on nous donnait chaque jour du vin et du très bon vin. D'ailleurs, l'appétit ne manquait jamais, on mangeait de tout et souvent tout, sans s'enquérir de la propreté du cuisinier et de ses marmitons. J'ai passé sept ans à ce régime, sans jamais en ressentir la moindre indisposition. Il est vrai que j'avais une bonne santé, et que, chez mes parents, si l'on se nourrissait substantiellement, il n'eût pas été permis de se montrer difficile.

Je me trouvais donc complètement transplanté ; reste à voir comment, dans un terrain si nouveau pour moi, je parvins à reprendre racine. Au fond, ce fut vite fait, parce que le Collège m'offrait juste ce dont j'avais besoin.

Mgr JACCOUD, ancien Recteur de St-Michel.

(A suivre.)